

Le patriarche Photius d'après M. le professeur Ivantzoff-Platonoff

Autor(en): **A.K.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **1 (1893)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403271>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PATRIARCHE PHOTIUS

D'APRÈS

M. LE PROFESSEUR IVANTZOFF-PLATONOFF.¹

L'étude de M. le professeur Ivantzoff-Platonoff ne peut qu'intéresser vivement les lecteurs de la *Revue internationale de Théologie*. Effectivement, ne s'agit-il pas du grand patriarche oriental qui était le représentant le plus complet, le plus puissant du génie national grec, de l'idée orthodoxe, du principe de l'autonomie de l'Eglise, principe opposé à celui de l'absolutisme du pape? Les légats de Rome au concile de Constantinople (879 à 880) avaient bien raison de dire: «Benedictus Deus, quod optima fama sanctissimi Photii patriarchae non solum in nostram regionem, sed etiam in universum orbem pervenit, non tantum sermonibus confirmata, quantum factis attigit fines terrae; idque testantur non ii solum, qui linguam graecam profitentur, sed ipsum etiam barbaricum et agreste genus, non esse similem ei sapientia et scientia, neque commiseratione ac largitione in pauperes, neque benignitate et humilitate, et quod semper facta ejus plura sunt quam dicuntur.»² On peut en dire autant des paroles de Christophe Zampelios: «Ὁ Φώτιος ἔδωκε τὴν Ὀρθοδοξίαν καὶ τὸ ἔθνος ἐκ τῆς προκειμένης ἀβύσσου»,³ paroles qui servent d'épigraphe à l'ouvrage du professeur Ivantzoff-Platonoff.

¹ Cette savante étude de M. l'archiprêtre Ivantzoff-Platonoff, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Moscou, a fait sensation en Russie. Elle n'a été d'abord qu'un discours prononcé à l'occasion du dixième centenaire de la mort de Photius; puis l'auteur y a ajouté une quantité de notes, puisées aux sources les plus diverses, tant orientales qu'occidentales et tant anciennes que modernes. M. le général A. Kiréeff a bien voulu traduire cette étude en français pour la *Revue*; mais malheureusement le défaut d'espace nous oblige à nous borner à des extraits très sommaires.

² Cf. Harduini Act. Conc. T. VI, P. I, pag. 339.

³ Valetta, *Φωτίου Ἐπιστολαί*, London, 1864; *Προλεγ.* σελ. 112.

Cet ouvrage est, avant tout, critique et bibliographique ; l'auteur s'applique à étudier les sources de l'histoire de Photius, les nombreux ouvrages qui s'y rapportent. C'est là le caractère dominant de son œuvre, motivé par l'état actuel de cette question dans la littérature et la science. Mille ans se sont écoulés depuis la mort de Photius, nous possédons des masses de données et de matériaux biographiques et historiques, mais ces matériaux sont terriblement obscurcis ; il y a confusion. Dans toutes les études, dans tous les ouvrages sur Photius, on voit, à chaque page, les nombreuses difficultés contre lesquelles ont eu à lutter les auteurs, on voit partout des traces de préventions personnelles, de haines de parti, et des falsifications sans nombre. Les recherches, même des savants contemporains, s'en ressentent ; leur mode de procéder est factice, tendentieux, partial ; aussi les résultats qu'ils obtiennent sont-ils contradictoires, arbitraires, bien souvent erronés et faux ; et le R. P. Ivantzoff-Platonoff a bien raison de dire que, pour le moment, il s'agit surtout d'éclairer, de déblayer tous ces matériaux, de défricher ce champ, presque inculte, qui se déroule devant l'investigateur.

Les données sur lesquelles on a basé l'histoire de Photius, surtout en occident, sont, presque en entier, fournies par des personnages évidemment hostiles au patriarche. Ils appartiennent à différentes catégories, mais ils n'ont qu'un but, calomnier la personne, la mémoire de Photius. Tels sont : *Théognoste*, archimandrite du couvent de Stude. Après la déposition d'Ignace, il avait fui Constantinople et était arrivé à Rome pour porter plainte au pape contre Photius. Il reçut en récompense les titres passablement fantaisistes d'archimandrite de Rome et d'exarque de Constantinople. — *Métrophanes*, métropolitain de Smyrne, l'un des chefs du parti hostile à Photius, son accusateur au concile de 869, connu pour son fanatisme et ses calomnies contre le patriarche saint Méthodius. — *Stylien*, métropolitain de Néocésarée, l'ennemi le plus acharné de Photius, après la déposition duquel, en 886, il fut chargé par l'empereur Léon de renouer les rapports avec Rome. Il ne se gêna certainement ni dans le choix de ses accusations pour perdre le patriarche, ni dans le choix de ses moyens pour plaire au pape ; il y réussit complètement. (v. Hankii. script. byzantini, P. I, XIV et XXI.) Ces trois écrivains appartenaient

au parti ecclésiastico-hiérarchique hostile à Photius, ils en étaient les coryphées, les inspireurs; leurs ouvrages étaient surtout destinés à Rome, écrits dans un sens absolument papiste et surchargés d'expressions qui font même croire à une coopération latine, expressions qu'on aurait de la peine à attribuer à une plume grecque, quelque hostile qu'elle fût. Et pourtant les lettres de ces trois personnages sont considérées comme les sources les plus sérieuses et les plus authentiques de la biographie de Photius; le P. Rader, S. J., les imprime comme annexes aux décisions du concile de 869 et tâche même de leur donner une importance quasi canonique! — *Nicétas le Paphlagonien* mérite d'être mis à côté de ces trois écrivains; et l'honnête éditeur des lettres de Photius, Montacutius (Londres 1651), a bien raison de l'appeler « Rapsodus, omnium mendaciorum fons, et origo omnium calumniarum, quibus Photium καταπλύνει (avilit) Cardin. Baronius ». Et pourtant, c'est en se basant surtout sur ce Nicétas que, par exemple, Jager et Hergenröther font le portrait du patriarche.

Un autre groupe d'écrivains, dont les ouvrages servent aussi de sources aux biographes de Photius, sont les historiens politiques qui s'occupaient de la dynastie macédonienne; c'est Constantin Porphyrogénète qui en est le chef de file. Quoique moins hostiles que les premiers, ils ne sont pourtant pas exempts de préventions et de préjugés. Constantin écrivait, au fond, plutôt un panégyrique qu'une histoire de son grand-père Basile le Macédonien. Il parle de Photius comme d'un grand savant, d'un sage, d'un homme vertueux; mais il ne lui épargne pas le blâme, quand il décrit ses rapports intimes avec le César Bardas ou l'empereur Michel, les ennemis de Basile. Les continuateurs et les imitateurs de Constantin n'avaient ni sa science, ni son talent, et, généralement, ils étaient absolument dénués de véracité; tels sont, par exemple, le continuateur anonyme de la Chronique de Théophanes et Joseph Genesios; mais c'est surtout Siméon Magister, qui, dans son hostilité contre Photius, atteint l'apogée du mensonge. Ce sont là les sources grecques sur lesquelles s'appuient les historiens occidentaux qui s'occupent de Photius, entre autres, le savant cardinal Hergenröther, qui fait une description détaillée du milieu où naquirent et vécurent Photius et ses biographes. A première vue on dirait qu'il veut donner des arguments en

faveur du patriarche, à la décharge de l'accusé; il n'en est rien cependant. Le cardinal dit avec raison: Photius est le fidèle représentant de sa race, de son Eglise, de sa société; eh bien, ajoute-t-il, *implicitement*, voyez ce que c'est que cette race, cette société, ce milieu, qui a produit Photius, — et — osez défendre l'ennemi de Rome! Le professeur Ivantzoff-Platonoff répond à cette adroite insinuation: Oui, tel est effectivement ce milieu, mais Photius en est-il responsable? *et le mérite de s'être élevé au-dessus de ce milieu n'en est-il pas plus grand?* D'ailleurs, ajoute-t-il, la société contemporaine à Photius en Italie, en France, surtout à Rome (voyez Baronius), valait-elle mieux? Souvenez-vous des biographies des papes Sergius, Jean XII, etc.

A ces écrivains grecs vient se joindre un écrivain latin, Anastase le Bibliothécaire. Il écrivait «de visu», c'est vrai, mais son ouvrage devait servir d'introduction aux actes du concile de 869, destinés à être présentés au pape Adrien II. Cela ne suffit-il pas pour se méfier de la véracité de l'auteur? Il devait forcément écrire dans un certain sens agréable à Rome et, par conséquent, hostile à Photius. Cet Anastase était d'ailleurs un homme suspect; c'est peut-être le même qui a été jugé à Rome pour assassinat.

Telles sont les différentes sources auxquelles viennent puiser les historiens de Photius, et cela sans aucune défiance, sans aucune critique. Est-ce sage, est-ce juste? demande l'auteur. Cette étude des sources, dont nous ne donnons qu'une nomenclature très sommaire, est très détaillée chez M. Ivantzoff-Platonoff et elle remplit les deux premiers chapitres de son livre.

Le troisième chapitre est consacré à la critique des accusations portées contre Photius, à propos de ses deux élections au trône patriarcal, et à la description des circonstances dans lesquelles elles ont eu lieu.

Les écrivains qui se sont occupés de Photius sont très nombreux, mais, dit M. Ivantzoff-Platonoff, ceux dont les ouvrages sont arrivés jusqu'à nous, et qui nous servent de guides, de sources, sont presque tous ses ennemis; ils ne reculent devant aucune accusation, pas même devant des accusations absolument ineptes; ils disent, par exemple, que le père de Photius était payen (à Constantinople, au IX^e siècle !!) et sa mère une nonne

qui avait violé ses vœux ! que, aux offices de l'Eglise, quand il élevait le crucifix, ce crucifix se métamorphosait en serpent ; que Photius était l'allié du démon Lévouf — le Méphistophélès byzantin, etc. . . . Ces accusations, et d'autres du même genre, sont consignées dans la Chronique de Siméon Magister (v. Migne, CIX, 730 à 735), dans les œuvres de Nicéas, d'Anastase le Bibliothécaire ; non seulement les anciens auteurs romains, comme Baronius et Maimbourg, mais même les nouveaux, comme Jager et le savant Hergenröther, répètent, avec plus ou moins de confiance, ces fables. Certainement ces derniers ne prennent pas ces accusations au pied de la lettre, mais ils les acceptent comme un reflet des opinions populaires sur Photius. Hergenröther voit même, dans quelques-unes de ces niaises légendes, un sens profond, une espèce de prédiction populaire sur Photius, qui deviendrait un jour la source, la cause du grand schisme, et par là même l'instrument de la punition des Grecs dépravés et parjures. Or, toutes ces légendes ne sont rien moins que la production du génie populaire grec. Photius était l'ennemi d'un parti allié à la cour impériale, composé d'ecclésiastiques, de courtisans, de moines fanatiques, choqués par la largeur, l'indépendance des vues du grand patriarche. Il était bien plutôt l'ami du peuple, il s'appuyait souvent sur le témoignage d'artisans, de bourgeois, d'agriculteurs . . . Il est à remarquer qu'aucun des détracteurs de Photius ne fournit des données sérieuses à l'appui de leurs accusations contre sa vie privée, absolument pure. Au concile de 869, on tâchait de trouver des accusateurs dans ce sens ; aucun ne se présenta, et si le concile le condamna comme parricide et adultère, ces épithètes doivent être comprises dans un sens figuré : il s'agissait de ses rapports avec Ignace (son aîné), qu'il avait déposé (tué) et dont il avait occupé la charge. Ses ennemis mêmes ne sauraient nier que Photius n'ait été non seulement un homme d'un esprit hors ligne, mais encore un grand érudit, d'un dévouement sans bornes pour la science. C'était un ami exemplaire, un grand pédagogue (v. Valetta, Platonoff, Hergenröther, t. III). Il avait le don de s'attacher des gens de toutes classes, de toutes conditions. Ses amis, ses partisans lui étaient dévoués sans réserve ; ils le prouvèrent au concile de 869 et plus tard lors de son exil en 870. Bien souvent il convertissait ses ennemis en amis ; Nicéas lui-même

l'avoue, de même que Stylien, Métrophanes et Anastase. On ne doit pas s'étonner si Ignace lui-même, ayant connu Photius plus intimement, lui accorda au déclin de ses jours toute sa confiance (Hard. VI, I, 256). Grand organisateur, il s'occupa activement des missions, et l'acquisition du monde slave à la vérité chrétienne est, sans contredit, une de ses grandes gloires; tel était ce grand patriarche oriental.

Si les ennemis de Photius eux-mêmes, dit l'auteur, sont forcés, par l'évidence des faits, de reconnaître ses grandes qualités, ses incontestables mérites, ils tâchent d'en parler le moins possible. Ses actes les plus glorieux, son activité comme patriarche de Constantinople, sont, sinon niés ou calomniés, du moins, autant que faire se peut, passés sous silence, relégués à l'arrière-plan. Ce qui intéresse surtout les historiens anciens, c'est la lutte de Photius avec le parti d'Ignace et avec le pape. Ce sont là, incontestablement, des questions d'une haute importance, surtout la lutte contre la papauté, mais l'activité de Photius ne se borne pas à ces deux sphères, elles ne remplissent pas la vie de cet homme si remarquable. Ce n'est que maintenant, à l'heure présente, que l'on commence à étudier son activité dans la sphère de la philanthropie, de la civilisation, dans l'organisation de l'Eglise, surtout dans celle des missions. Ainsi la publication et la critique si approfondie qu'a faites Mgr. Porphyre Ouspensky du discours de Photius prononcé en 867 (en présence des empereurs Michel et Basile), ont jeté une lumière toute nouvelle sur un fait très important: il est hors de doute, maintenant, que l'époque du triomphe définitif de l'orthodoxie sur les hérésies n'est pas l'année 842 (règne de Théodora), mais bien l'année 867 (patriarcat de Photius), quand fut érigé le *στύλος*, la colonne commémorative de cet événement. C'est alors aussi que fut publiée une Exposition de la foi orthodoxe, exposition qui malheureusement n'est pas arrivée jusqu'à nous. On sait que le patriarche, pendant toute la durée de son patriarcat, s'appliquait à faire accepter universellement les décisions du VII^e concile œcuménique, et à fixer une profession de foi, basée précisément sur la doctrine des sept conciles œcuméniques, profession où étaient condamnées les hérésies qui venaient d'être vaincues par l'Eglise.

Aucune des hautes facultés de Photius, dit M. Ivantzoff-Platonoff, aucun de ses mérites n'ont été laissés intacts par ses ennemis; ils ont tâché, tant qu'ils ont pu, d'en amoindrir la portée, de les couvrir d'une ombre, d'un voile; là où il n'y avait absolument rien à dire, on avait recours à l'insinuation. Ainsi ses ennemis les plus acharnés avouaient l'immense intelligence, l'érudition de Photius; mais ils ajoutaient que cette intelligence était dévoyée, que cette vaste érudition était mondaine. Cette tendance est très accentuée chez les anciens, chez Nicéas le Paphlagonien, chez Siméon, chez Anastase, mais on la retrouve encore chez nos contemporains, tels que Jager et même Hergenröther. Le premier parle plus ouvertement, avec toute la rudesse d'un homme partial, prévenu, hostile; le second, infiniment plus savant et plus circonspect, a l'air d'être absolument objectif, il étudie les plus petits détails de la vie de Photius (tout en laissant sans explication un fait très curieux, *la disparition de documents très importants, qui auraient pu éclairer certaines questions actuellement insolubles*); il avoue beaucoup de bonnes choses, beaucoup de grandes qualités, mais il tâche de les éclabousser autant qu'il peut.

On accusait Photius de n'aimer que la science mondaine. C'est absolument faux; pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire son *Μνημόβιβλος*. Tout au contraire, la théologie, chez lui, primait toutes les autres sciences. Quant à l'affirmation de Siméon Magister, que toute la science de Photius était puisée à une source démoniaque, infernale, elle ne mérite certainement pas de réfutation sérieuse.

Anastase le Bibliothécaire et ce même Siméon Magister tâchent d'incriminer l'orthodoxie de Photius. Anastase (v. Hard. V. 752) l'appelle même «perversorum dogmatum cultor»! Le professeur Ivantzoff-Platonoff s'arrête sur cette importante question et la traite en détail dans les notes annexées au texte de l'étude. Voici le sommaire de ses explications:

Au concile de 869, convoqué pour perdre Photius, ses ennemis firent tout au monde pour jeter le soupçon et le blâme sur son orthodoxie; ils l'auraient certainement condamné comme hérétique, s'ils avaient découvert la moindre raison, le moindre prétexte pour le faire. On ne trouva absolument rien. On s'adressa même à des gens en dehors du concile; ainsi un certain consul Léon fut appelé à une des séances,

mais il déclara que l'on ne pouvait anathématiser que des hérétiques, et que lui, le consul Léon, ne connaissait aucune hérésie dans la doctrine du patriarche. Poussés à bout par cette affirmation si positive, les membres du concile déclarèrent que les *actes* de Photius étaient pires que des hérésies; que lui-même était un instrument, un ouvrier du diable, «*operarius diaboli*». Si en définitive le concile le déclara «*inventor perversorum dogmatum*», cela fut fait sans la moindre preuve, sans la moindre raison, et seulement pour satisfaire les légats du pape. Anastase le Bibliothécaire, discutant les décisions du concile, finit par les approuver, en disant que, effectivement, Photius a perverti, altéré les règles de l'Eglise (évidemment les règles de l'Eglise romaine), et que ces altérations sont aussi dignes de condamnation que les altérations de la foi! Le diable, ajoute Anastase, est aussi condamné non pour ses erreurs dans la foi, mais pour la perversité de ses œuvres (non *pro fidei pravitate, sed ob perversitatem operum*). V. Hard. V. 755. L'orthodoxie de Photius est indiscutable; toutes ses œuvres le prouvent, en particulier ses professions de foi (par exemple, dans ses lettres au pape Nicolas, au prince Boris de Bulgarie; voir Valetta 138 à 140, 203 à 204). Il est hors de doute que les auteurs latins qui ont fouillé chaque syllabe écrite par Photius, auraient été heureux d'y découvrir une trace d'hérésie; ils n'ont rien trouvé; le grand patriarche reste invariablement orthodoxe; peut-être même, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, trop inflexiblement orthodoxe et trop sévère, non seulement dans l'appréciation des dogmes, mais même dans celle des opinions théologiques douteuses. Cette façon de voir est le résultat de la lutte séculaire que soutint Byzance contre des hérésies subtiles et dangereuses; elle a porté Photius à juger avec trop de sévérité les idées d'Origène, d'Eusèbe de Césarée.

Le bibliothécaire Anastase et Nicéas expliquent l'amour de Photius pour la science, sa charité, ses efforts pour la conversion des payens, par sa vanité, par son désir de se faire des partisans. Ce sont là, dit avec raison l'auteur, des puérilités qui ne méritent pas de réfutation; mais, si on peut les pardonner à des Nicéas ou à des Anastase, peut-on les pardonner à un homme de l'importance de Hergenröther? N'est-il pas triste de voir un grand savant comme lui se faire leur écho?

Ne pouvant attaquer les idées, la foi de Photius, ses ennemis s'attaquent à son caractère. Voyons ces accusations de plus près, dit le R. P. Ivantzoff-Platonoff. Ces inculpations de fierté, d'arrogance, d'insolence ont vu le jour à Rome, et les écrivains catholiques (romains) les soutiennent même jusqu'à ce jour! Vers le milieu du IX^e siècle, les papes étaient déjà parvenus à établir fortement leur puissance dans l'Europe occidentale, l'opposition qu'ils y rencontrèrent était faible (Hincmar, Lothaire, Gonthier). Ils voulurent élargir cette puissance, l'étendre sur l'Orient; mais ici ils se butèrent contre une opposition invincible. Le premier acte de résistance sérieuse que rencontra le pape vint du côté de Constantinople. Photius et le jeune empereur Michel, qui, dans ces questions, subissait son influence, élevèrent une barrière infranchissable à ses prétentions. N'était-ce pas suffisant pour accuser Photius de fierté, d'arrogance? N'était-ce pas un acte de rébellion? Or, le pape Nicolas croyait que précisément cette époque-là était propice à une action énergique de sa part; les chances de la lutte lui paraissaient favorables; un empereur jeune et inexpérimenté, un patriarche entouré de nombreuses difficultés... Et les voilà qui s'opposent à ses desseins! L'auteur s'arrête sur cette question. Aux débuts de ses rapports avec Photius, dit-il, le pape ne trouvait pas de difficulté à admettre la légitimité de son élection; il connaissait les hautes qualités du patriarche; et dans ses premières lettres, tout en ne lui donnant pas encore son titre, tout en faisant ses réserves, il lui indiquait les conditions auxquelles il devait souscrire pour obtenir l'adhésion de Rome. Photius devait admettre la suprême autorité du pape et consentir à la cession de certains territoires en litige entre Rome et Constantinople. Le pape était donc sûr de la réussite; les légats déclarèrent même au concile qu'ils n'apportaient aucune charte du pape à Ignace; car il ne le considérait plus comme patriarche, après sa déposition par un concile. (*Theognosti libellus*, Migne, series græca, CV. col. 878.) On était donc tout prêt, à Rome, à reconnaître Photius, à la condition qu'il se soumettrait; et voilà qu'il s'y refuse et qu'il se révolte contre le pape lui-même! A Constantinople, on combla, il est vrai, les légats du saint-siège de prévenances et d'honneurs, on leur fit la politesse de leur permettre de revoir le dossier de la déposition d'Ignace, mais on leur fit comprendre

très clairement que les affaires de Constantinople ne regardaient pas Rome. L'empereur Michel écrivit dans ce sens au pape, Photius fit de même; dans une lettre fort polie, il dit au pape qu'il maintient très positivement l'autonomie de son Eglise, et que, pour la question des provinces en litige, il renvoie le pape à l'empereur. *Inde iræ!* Mais où donc est, dans tout cela, la fierté, l'arrogance de Photius? Il est à remarquer que, même après ces incidents, il semble que le pape hésitât encore à rompre avec le patriarche, à condamner Photius. Il ne le fit que plus tard, quand il eut acquis la certitude que le patriarcat ne céderait sur rien. La guerre éclata, suivie de toutes les calomnies possibles.

Non content de ne pas faire de concessions, Photius répond par une attaque à l'attaque du pape; il convoque un concile (867) et invite les souverains et les évêques de l'occident à faire opposition aux empiètements du pape! N'était-ce pas le comble de l'arrogance (au point de vue romain)?! (Baronius a même peine à admettre une énormité de ce genre.) Aussi, quand à Constantinople les affaires tournèrent contre Photius, le pape se saisit-il de l'occasion, de l'arme qui lui était offerte, et les accusations les plus incroyables furent lancées contre le patriarche, dont le crime, le grand crime était son opposition au pape; effectivement, ne s'était-il pas permis de juger celui qui ne peut être jugé par personne? Mais aux yeux de tout homme impartial, Photius, dans toute cette affaire, n'a été que ferme et juste, nullement fier et arrogant.

L'accusation d'ambition, d'intrigues, lancée contre Photius est due principalement à Nicétas le Paphlagonien et à Stylien de Néocésarée; ce dernier va même jusqu'à accuser le patriarche d'avoir accéléré la mort d'Ignace à l'aide du poison et du sortilège. L'histoire authentique, dit M. Ivantzoff-Platonoff, ne contient absolument rien de semblable. La position de Photius avant son arrivée au patriarcat était assez élevée (comme il le dit dans une de ses lettres au pape), pour satisfaire un ambitieux; aussi n'a-t-il pas recherché le titre de patriarche. Mais on conçoit dans tout homme le désir de reprendre une place dont on a été violemment et injustement privé; *Photius pouvait désirer rentrer* au patriarcat; mais les détails de sa rentrée sont trop connus, la chose s'est passée trop publiquement pour que l'on puisse maintenir la légende

de ses intrigues et de ses complots. Photius parle en détail, au concile de 879, de toutes les circonstances de sa rentrée; il explique ses rapports avec les évêques du patriarcat de Constantinople, avec les patriarches, avec l'empereur; il affirme ses bons rapports avec Ignace, et les membres du concile confirment tout ce qu'il dit, et cela unanimement. Peut-on admettre que ce qu'il écrivait au César Bardas, à l'empereur, ce qu'il affirmait devant tout un concile, composé de plus de trois cents évêques, en face du monde, que tout cela n'aurait pas trouvé de réfutation immédiate et éclatante, si tout cela eût été faux?

«Photius était un flatteur, un hypocrite, un adulateur», disent les auteurs contemporains du patriarche; ces accusations se retrouvent chez ceux de notre époque, Tosti, Jager, Hergenröther, qui citent à l'appui de leur dire des passages tirés des lettres de Photius. Incontestablement, il y a des expressions qui nous paraissent extrêmement exagérées; mais ces exagérations étaient à la mode du temps, surtout à la cour raffinée de Byzance. N'employons-nous pas, nous-mêmes, des expressions qui, prises au pied de la lettre, peuvent paraître serviles et basses (votre dévoué serviteur, mein Herr, etc.), et qui paraîtront telles à ceux qui nous liront dans mille ans? Les auteurs catholiques contemporains aiment à comparer les lettres de Photius à celles du pape Nicolas I^{er}, et ils donnent la préférence à ces dernières, qui sont rédigées dans un style grossièrement droit; oui, elles sont rudes et droites, mais sous cette rudesse de forme on reconnaît l'astuce et l'adresse pratique qui sait s'adapter aux circonstances. Les lettres de Photius ont effectivement un tout autre caractère; elles sont extrêmement fines; mais sous des formes aimables, on découvre souvent une ironie des plus subtiles. Quand il s'agissait d'être ferme, quand il fallait être sévère, Photius savait parfaitement parler comme il le fallait, et remplir son devoir! Il n'y a qu'à lire, par exemple, ses lettres de blâme à des hommes puissants et dangereux, comme le César Bardas ou Basile le Macédonien. Si, dans d'autres cas, ses lettres contiennent des expressions qui nous paraissent trop obséquieuses, ne retrouve-t-on pas ces mêmes expressions, par exemple, dans les lettres d'Ignace ou dans celles des légats du pape adressées à l'empereur Basile, qui venait d'assassiner son prédécesseur Michel et que les lé-

gats comparaient à St-Constantin le Grand et à Théodose, comme ils comparaient son épouse Eudoxie, qui partageait sa couche avec l'assassin de son amant, à Judith et à Pulchérie ! Le pape Adrien dans ses lettres à ce même empereur Basile, et le pape Nicolas dans celles qu'il adressait à l'empereur Michel (celle de l'an 866), parlaient de la même façon. En critiquant les lettres de Photius, il faut prendre en considération les circonstances où elles ont été écrites. Il existe, par exemple, une lettre de Photius adressée à l'empereur Michel où il parle de l'assassinat de Bardas ; Hergenröther la cite comme exemple de flatterie, d'adulation, mais il lui donne un sens qu'elle n'a pas (v. Gerasimos Jared et la remarque de Valetta, qui en expliquent la portée). Hergenröther n'est pas plus heureux, quand il répète la niaise légende de la biographie de Basile le Macédonien, soi-disant écrite par Photius, pour rentrer en grâce. Les savants papistes répètent la calomnie de Nicéas le Paphlagonien sur Photius, qui, par servilité, aurait canonisé le fils de l'empereur Basile. C'est un mensonge évident ; le nom de ce Constantin (fils de Basile) ne se trouve pas dans le calendrier ecclésiastique de l'Eglise orthodoxe ; il ne se trouve pas non plus dans le Ménologe de Basile, où sont citées les personnes de sa famille qui ont été canonisées (et elles ne l'ont pas été par Photius). Il se peut que l'empereur ait fondé une église sous l'invocation de St-Constantin, sur le tombeau de son fils, et que Photius l'ait consacrée ; voilà tout. Hergenröther (II, 317) dit, pour corroborer cette histoire, qu'en occident il y a eu des cas semblables, mais cela n'est certainement pas une preuve que Photius les ait imités.

Photius est accusé d'être un menteur, un faussaire, arrivant à ses fins au moyen de documents falsifiés, de corruptions, etc. Le professeur Ivantzoff-Platonoff s'arrête longuement sur cette accusation ; il dit que la source doit en être cherchée à Rome. C'est le pape Nicolas, suppose-t-il, qui, le premier, a lancé ces accusations, après son insuccès au concile de Constantinople (861). Il comptait beaucoup sur ce concile, mais quand celui-ci eut pris une direction opposée à ses vues (il s'agissait de certains territoires en litige), il déclara, comme d'habitude, que ses légats avaient été achetés, qu'on avait falsifié ses lettres, ses instructions Les mêmes accusations furent renouvelées plus tard, mais bien plus fortes, à l'occasion

du concile (de Constantinople) de 867, défavorable au pape. Après la déposition de Photius, l'empereur envoya des ambassadeurs à Rome pour s'entendre avec le pape; ces ambassadeurs, désireux de lui plaire, abondèrent nécessairement dans son sens et accusèrent leur ennemi tombé de tout ce qu'on voulait qu'on l'accusât! On alla même jusqu'à dire que peut-être ce concile de 867 n'avait jamais eu lieu; que, même s'il avait eu lieu, les signatures avaient été falsifiées par Photius. Au concile de 869, qui condamna Photius, on accepta toutes ces accusations! . . .

Le concile de 879 fut favorable au patriarche Photius et défavorable au pape. Ce fut la même histoire: les légats ont été achetés, les signatures falsifiées, etc.!¹

A mesure que la science occidentale se soumettait de plus en plus à l'influence de Rome, les accusations contre Photius gagnaient du terrain, grandissaient: aux XVI^e et XVII^e siècles, d'illustres savants (Baronius, Allatius, Bellarmin) nièrent jusqu'à l'existence des conciles de 867 et de 879. Actuellement on sent l'impossibilité de maintenir ce point de vue. On accepte non seulement l'existence du concile de 879, mais même l'authenticité de presque toutes ses signatures (v. Hergenröther VI, 8). Nous ne possédons pas les actes des conciles de 861 et de 867; ils furent brûlés par ordre du pape et de ses partisans à Constantinople. N'est-il pas permis d'inférer de ce fait, que, si ces actes étaient arrivés jusqu'à nous, nous aurions vu qu'ils sont dignes de confiance? Effectivement, si ces actes contenaient des falsifications, des preuves convaincantes des sacrilèges mensonges de Photius, pourquoi les détruire? Pourquoi ne pas garder ces preuves? . . . N'est-ce pas là une présomption favorable à Photius?

Nous possédons les actes de 879, dont l'authenticité n'est plus exposée à de sérieuses attaques. Que voyons-nous dans ces actes? Les légats du pape lurent, effectivement, ses lettres en y introduisant certaines modifications. Mais à qui la faute? Pas à Photius, en tout cas; ces modifications avaient été imposées aux légats par les circonstances dans lesquelles était le concile (v. Hergenröther, II, 534; Lébédef, Hist. des conciles de Constantinople, 157—158). On doit supposer que les instruc-

¹ V. Admonitio ad lectorem de pseudosynodo Photii, apud Hard. 1149—1164; cf. de pseudosynodo photiana apud Allatium.

tions écrites, que les légats reçurent du pape en quittant Rome, contenaient des exigences exagérées, et que, arrivés sur place, ils virent la nécessité de rabattre de leurs prétentions. Ces légats expédiés au loin, privés de la possibilité de demander l'avis de la cour de Rome, d'attendre de nouvelles instructions, devaient certainement avoir le droit de faire des modifications à leurs instructions, devaient avoir une certaine liberté d'action, en vue de circonstances nouvelles, non prévues à Rome. S'ils allaient trop loin, n'avait-on pas la possibilité la plus complète de les désavouer? C'est précisément à ce dernier moyen qu'eurent recours les papes pour toutes les décisions qui leur déplurent (par exemple, quand leurs légats affirmèrent l'égalité des droits de Constantinople et de Rome, l'inviolabilité du *credo* de Nicée-Constantinople, etc. . . .). Les accusations de fraude et de corruption lancées contre les ennemis de la curie romaine devraient être admises avec plus de circonspection. N'est-il pas étrange, en effet, que Rome ne trouve à envoyer à Constantinople, pour s'y faire représenter, que des coquins qui se laissent invariablement acheter (à deux reprises, en 861 et en 879)? Quelque bas que fût le niveau moral à cette époque, il est difficile d'admettre que les papes n'avaient parmi leurs grands dignitaires, leurs hommes de confiance, que des prévaricateurs. Il est hors de doute, d'ailleurs, que ces désaveux donnés avec tant d'éclat par les papes à leurs légats étaient de la comédie. En effet, les légats du pape au concile de 861, Rodoalde et Zacharie, sont désavoués dès leur rentrée à Rome; mais quand les condamne-t-on? *Deux ans plus tard*, en 863, *quand Rome vit qu'il y avait avantage à condamner Photius*. Il y a plus: Rodoalde à peine revenu à Rome et à peine désavoué, reçoit une commission des plus importantes et des plus honorifiques: le pape l'envoie dans les Gaules (pour démêler l'affaire de Lothaire de Lorraine), et Zacharie devient l'un des plus grands dignitaires de l'Église romaine (Hard. VI, I, 210).

On accuse encore Photius d'avoir fait siéger aux conciles de Constantinople de faux représentants des patriarches d'orient. Cela n'est ni prouvé ni prouvable; en tout cas, ils sont beaucoup plus authentiques que les représentants de ces mêmes patriarches au concile de 869. Il est difficile de parler des représentants au concile de 867, dont les actes ne sont pas parvenus jusqu'à nous, mais nous possédons la circulaire

de Photius invitant les patriarches orientaux à venir au concile. Quelles sont donc les données qui font supposer qu'à leur place arrivèrent de faux représentants? (V. le protocole de la 8^{me} et de la 9^{me} séances de 869; v. aussi Lébédéf et Platonoff.)

Le professeur Ivantzoff-Platonoff passe à l'accusation de cruauté, de tyrannie, envers le patriarche Ignace et ses partisans. Comme toujours, les premiers accusateurs de Photius sont ses ennemis: Théognoste, Metrophanes, Stylien. Leurs alliés de Rome, les papes Adrien et Nicolas, se saisissent de leurs accusations et les propagent; les conciles de Rome, en 863 et 869, et celui de Constantinople en 869, les affirment! Le foyer où toutes ces accusations se concentrent est dans les écrits du plus grand antagoniste de Photius, du panégyriste d'Ignace, de Nicétas le Paphlagonien. Mais voyons les faits. Amis et ennemis s'accordent à dire que, aux débuts de son patriarcat, Photius était en paix avec Ignace et ses adhérents, mais que plus tard on se livra contre eux à des actes de cruauté. Quelle était la raison de ce changement? Qui était l'auteur des persécutions? On ne cite pas Photius comme leur auteur *direct*; leur auteur réel, au dire des historiens laïques Génésios et Siméon Magister, était le César Bardas, ennemi de l'impératrice Théodora. Ignace appartenait au parti de l'impératrice, qui probablement tâchait de le mettre en avant et voulait se couvrir de son nom. Après l'éloignement de Théodora, un certain Gévon fut convaincu d'avoir comploté contre le gouvernement en faveur de l'impératrice; Gévon tenait aussi de très près à Ignace; le jour de son exécution fut aussi celui de la déposition d'Ignace. On voit le joint de tous ces faits, on voit combien tout cela s'enchevêtrait, et combien les questions politiques primaient les questions religieuses; mais quelle qu'eût été la raison des persécutions, ce n'est pas Photius qui, même indirectement, pouvait en être l'auteur; car il n'en avait nul besoin. Les historiens politiques s'accordent à dire que leur auteur était Bardas, qui tenait à détruire ses adversaires. D'ailleurs, ces persécutions, de quelque part qu'elles vinssent, n'étaient réellement pas bien terribles, et ceux qui en parlent se contredisent: ainsi Nicétas (Migne, CV, p. 513) dit qu'après sa déposition, Ignace n'avait que deux garçons pour le servir et le soigner; or, à la page 515, en décrivant le sac du couvent assigné à Ignace par les Russes, il raconte que les barbares enlevèrent de grands

trésors et emmenèrent vingt-deux serviteurs du patriarche Ignace; à la page 517, Nicétas dit qu'Ignace, appelé au concile, y vint revêtu de somptueux ornements épiscopaux, ἀρχιερατικὴν στολὴν ἐνδυσάμενος. Il en est de même de ce que dit Stylien: quand il parle des évêques qui protestèrent contre l'élection de Photius, ils sont «παντες ἐπισκοποι», et chez les autres ils sont «perpauci», ou même seulement «quinque episcopi»!

A. K.

(La suite prochainement.)
